

1. L'autisme et ses figures imaginaires

Quand on m'interroge sur mon activité et que je réponds que je travaille avec des enfants autistes, j'entends régulièrement des commentaires comme : « Oh... ça ne doit pas être facile... » ou « Chapeau, moi je ne pourrais pas... » – petites formules anodines qui en disent long sur les représentations communes de l'autisme et du travail d'accompagnement. On me prête force et courage pour supporter ce sacerdoce, je réponds qu'au contraire c'est très plaisant, qu'on s'amuse beaucoup. Incompréhension de l'interlocuteur puisque, on le sait bien, l'autiste ne joue pas. L'autiste n'a pas accès au jeu, et encore moins au jeu symbolique qui est le propre de l'homme. Cette idée que l'autiste *ne sait pas jouer*, je l'entendais déjà il y a plus de vingt ans en formation. Or je rencontrais en stage de jeunes enfants, garçons pour la plupart, qui semblaient tout aussi impliqués dans leurs manipulations ou leurs circuits que les enfants plus *ordinaires* que j'accompagnais en tant qu'animateur. Le fait de ne pas être invité à partager leurs activités suffirait-il à leur dénier le qualificatif de joueurs ? Et, de ce fait, à ne pas accorder à leurs activités l'importance que l'on reconnaît généralement au jeu chez l'enfant, à savoir que le développement s'y appuie intégralement ? Bref, l'enfant autiste *ne jouait pas comme l'enfant normal*⁶¹, ce qui sous-entendait qu'il ne jouait pas du tout. Il n'était pas question de

Pour une psychiatrie indisciplinée

jeu étrange, ni de jeu pathologique : il n'avait pas accès au jeu, comme il n'avait pas accès au langage, comme il n'avait pas accès à l'autre. L'autiste n'avait pas accès à grand-chose et, surtout, à rien qui faisait de lui un enfant puis un homme ou une femme comme tout le monde.

L'autiste a toujours été ce *pas-vraiment-humain* parmi les humains. Si au moins il avait été un *pas-encore-humain*, on aurait pu y déceler une pointe dynamique. Mais la fixation dans le temps faisait partie du tableau de l'autisme. D'ailleurs, l'autiste était soit enfant, soit adulte, rarement un enfant qui deviendra adulte. On se cantonnait aux deux signes majeurs de l'autisme infantile mis en avant par Leo Kanner⁶² pendant la Seconde Guerre mondiale : la solitude (« *aloneness* ») et l'immuabilité (« *sameness* »). L'enfant autiste était seul dans sa bulle et faisait toujours la même chose. Aujourd'hui, le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux de l'Association américaine de psychiatrie⁶³ décrit les symptômes de l'autisme sous la forme d'une dyade avec des « troubles de la relation et de la communication, et [d]es comportements répétitifs et restreints ». Rien n'a donc changé en près de quatre-vingts ans en ce qui concerne le phénotype autistique.

L'autisme, depuis sa « découverte » jusqu'à il y a peu, sidère le public qui s'y frotte. Le grand public, évidemment, mais pas uniquement. L'annonce du diagnostic méduse jusque dans la sphère proche du sujet concerné, à l'exception souvent de la famille nucléaire⁶⁴. Pendant très longtemps, et malgré les nombreuses études de cas publiées, d'où émergeait une véritable complexité, la figure classique de l'autiste restait le petit garçon qui, dans son coin, se balançait d'avant en arrière, dépourvu de langage et à l'évitement relationnel radical. Et si vraiment il fallait le penser plus vieux, il était imaginé à peu

L'autisme et ses figures imaginaires

près dans la même position et le même mouvement, mais avec un corps d'adulte⁶⁵. Une sidération donc face à ces petits bonshommes vivants à l'écart de la civilisation, qui résonne avec la fascination qu'animait, en d'autres temps, le public face aux enfants dits sauvages.

À ce propos, rappelons que Victor, l'enfant de l'Aveyron recueilli par le docteur Jean Itard à l'aube du XIX^e siècle, n'avait probablement été sauvage que très peu de temps. Il n'avait manifestement que peu d'aptitude à la survie et présentait par ailleurs à la gorge, au niveau du larynx, une longue cicatrice de 4 cm faite par une lame tranchante. Des éléments concrets de la civilisation lui étaient familiers, comme s'approcher de la cheminée ou manger des aliments cuits, mais il se montrait effectivement en difficulté pour offrir une réponse sociale classique, non verbal et peu concerné par les interactions qu'il était. Nombreux sont ceux qui ont imaginé Victor plutôt comme un enfant atypique sacrifié et sûrement laissé pour mort par ceux qui en avaient la charge que comme la figure dans le réel d'un petit Mowgli d'ici. Il devient dès lors très intéressant de relire son parcours, depuis sa capture en 1799 à Saint-Sernin-sur-Rance jusqu'à son décès en 1828 à Paris, dans le V^e arrondissement : les premières descriptions de l'enfant, la foule qui se déplace pour observer *la bête* à Paris ; le rapport du docteur Pinel soulignant la déficience mentale originelle du garçon et qui s'apprête à l'envoyer à l'Hôpital général ; Jean Itard, médecin à l'Institut des sourds et muets, qui se propose de l'instruire par un traitement moral ; les quatre années d'éducation intensive, avec les progrès fameux autour de l'intérêt de Victor pour les caractères d'imprimerie ou l'évolution de son intégration sensorielle ; la relation de tendresse qui se crée avec madame Seguin qui s'occupera de lui jusqu'à sa

Pour une psychiatrie indisciplinée

mort et ce bien après l'abandon par Itard des procédés éducatifs qui ne l'avaient pas convaincu. Victor n'était pas entré complètement dans le langage, il prononçait quelques mots mais ne construisait pas de phrases et n'inscrivait pas sa parole dans l'échange. Ce fut pour Itard un échec, mais sûrement, pour Victor, l'existence la plus sereine envisageable, vu le contexte de l'époque. Ce fut surtout une expérience marquante quant à la possibilité d'une progression dans les apprentissages pour les enfants désignés alors comme *idiots*. Au-delà du diagnostic de cet enfant célèbre, le cas est édifiant : en toile de fond, la triste curiosité de la population, au premier plan les sachants. Le premier, Pinel, qui assigne l'enfant à son seul déficit puis le second, Itard, qui parie sur sa capacité de civilisation à condition d'une éducation adaptée, tandis qu'en marge se tient la figure maternelle qui, seule, sera fidèle à ses côtés, au-delà de toute mesure des compétences.

On fera ensuite des autistes le portrait d'enfants enfermés à l'hôpital psychiatrique, hors langage, pris dans des stéréotypies constantes, explosant au moindre changement et n'ayant ni autonomie ni conscience de ce qui est socialement acceptable – le parfait sujet archaïque *encapsulé* dans sa *forteresse vide*⁶⁶, tombé dans *le trou noir de la psyché*⁶⁷, au Moi à demi-gelé... *L'enfant au plus profond de sa folie*. Longtemps ce fut la seule image de l'autisme à circuler et cela, comme on le sait, jusque dans les discours professionnels. L'autisme infantile est considéré comme l'abysse de la vie psychique, avec ici sûrement le secret fantasme d'approcher les affres de l'âme humaine et de trouver quelque chose à en dire. L'énigme à laquelle confronte l'autisme devient dès lors l'occasion de toutes les constructions imaginaires possibles, et les nombreux auteurs s'étant engagés sur ce sujet ne s'en sont pas privés.

L'autisme et ses figures imaginaires

Le but n'est pas de jeter la pierre à celles et ceux qui, dans leur pratique, ont tenté de construire des représentations permettant de penser l'autisme et de se sentir armé pour ne pas baisser les bras avec ces jeunes enfants au développement singulièrement différent. Les médecins et les psychologues qui ont voué des années ou des décennies à l'accompagnement des enfants autistes furent au départ les premiers à s'intéresser à leurs particularités. Reste que, malgré la richesse des illustrations cliniques qui les nourrissaient, toutes ces approches théoriques ont pour point commun de penser l'autisme à partir de ce qui échappe au développement normal. L'enfant est réduit à ses déficits ou ses déficiences : déficit d'intégration, ratage dans le stade du miroir, retard ou absence de langage... Et même quand est pointée une spécificité, comme par exemple l'objet autistique qu'avec intelligence la psychologue et psychanalyste Frances Tustin avait repéré, c'est pour dire qu'elle serait négative. L'enjeu n'est pas ici de montrer l'intérêt, la vérité ou les erreurs des théories des uns et des autres, mais bien plutôt de souligner combien on a rarement écrit ou pensé ce que pourrait être l'autisme dans sa dimension de production, aussi singuliers soient ses processus développementaux.

L'attention portée aux témoignages d'adultes autistes dans les années 1980 a commencé à faire bouger les lignes sans épuiser pour autant l'intérêt douteux du grand public, toujours ravi de découvrir de nouveaux territoires exotiques. En 1981, la psychiatre anglaise Lorna Wing propose la définition du syndrome d'Asperger comme une forme d'autisme au sein de laquelle les capacités intellectuelles sont intactes, voire élevées, dans des domaines parfois très spécifiques. Elle développe très vite l'idée d'une continuité des formes d'autisme entre celle, classique, présentée par Leo Kanner et celle aux profils

Pour une psychiatrie indisciplinée

de compétences plus élevées présentée par Hans Asperger. La notion de spectre naissait, et à travers elle la possibilité de ne plus réduire l'autisme à son degré le plus déficitaire.

Notons au passage que ni Kanner ni Asperger n'ont *inventé* l'autisme. Les enfants dont ils ont parlé présentaient des particularités de développement que d'autres auparavant avaient déjà repérées sans y attacher le terme « autisme » mais avec la même précision clinique, comme Grunia Sukhareva dans son article de 1926 sur « Les psychopathies schizoïdes dans l'enfance⁶⁸ ». On peut, à ce propos, reconnaître à Jacques Hochmann⁶⁹ un sérieux travail sur l'histoire de l'autisme, même si je ne fais pas mienne sa méfiance vis-à-vis des positions contemporaines sur la neurodiversité.

La révélation du syndrome d'Asperger déliera sérieusement les langues et les plumes des personnes directement concernées ou de celles qui les accompagnent en tant qu'aidants. Des témoignages sont publiés : l'Américaine Temple Grandin sort en 1986 la première autobiographie écrite en tant qu'autiste⁷⁰. En 1992, paraissent *Si on me touche, je n'existe plus*⁷¹ de l'Australienne Donna Williams ainsi que *Moi, l'enfant autiste*⁷² de l'Américain Sean Barron et sa mère Judy Barron. L'Allemand Birger Sellin sera le premier autiste non verbal à publier un témoignage⁷³ l'année d'après. Il est indéniable par ailleurs que la sortie sur les écrans de *Rain Man*⁷⁴, au milieu des années 1980, fut un événement. Ce film, s'il ne fut pas le seul élément qui bouleversa les représentations, fut du moins un signe à son époque. Pour la première fois, dans une superproduction hollywoodienne et avec un casting rêvé pour la période, un personnage autiste tenait le rôle principal. Tous les éléments des débats qui allaient alimenter les décennies suivantes étaient déjà là : l'enfermement inadapté en institution psychiatrique,

L'autisme et ses figures imaginaires

l'implication et le rôle des familles ou encore l'intelligence spécifique prise entre deux pôles (difficultés majeures pour interpréter les phénomènes sociaux et capacités sidérantes dans certains domaines). Sans en faire de critique esthétique, remarquons simplement l'impact énorme du film sur le grand public, qui découvrait une facette inédite de l'autisme.

Deux tableaux représentent désormais l'autisme, mais toujours regardés avec la même sidération. D'un côté, l'autiste reclus dans son pauvre monde, où seules ses auto-stimulations sont acceptées et toute rencontre refusée⁷⁵; de l'autre, des surdoués aux pouvoirs dignes des super-héros de fiction, véritables ordinateurs vivants aux sens surdéveloppés, mais susceptibles de faire des crises tout à fait spectaculaires en cas de contrariété, de stress ou de surcharge sensorielle.

Deux tableaux, c'est déjà du pluriel, c'est vrai. Le début d'une complexification, qui a permis de décoller le signifiant autisme de son image archaïque, et c'est un premier pas; mais dans les faits, cette polarisation aux extrêmes du spectre a davantage divisé les positions qu'elle n'a offert un continuum par degré. Combien de jeunes autistes au profil kannerien dans leur enfance se sont vus porteurs du syndrome d'Asperger dès lors qu'ils avaient acquis la maîtrise du langage et perçu les prérequis de la vie en collectivité? On s'est vite retrouvé, au détriment de toute finesse clinique, avec les *bons* et les *mauvais* autistes, les Asperger et les typiques, comme si la distinction n'était qu'une question de niveau. Aujourd'hui encore, y compris dans les lieux d'accueil de la petite enfance et jusqu'aux lieux de soins, l'enfant autiste est imaginé non verbal: proposer le diagnostic d'autisme pour un enfant parlant nécessite souvent beaucoup de pédagogie dans les discussions d'équipe.

En quelques années, l'autisme est devenu un sujet de société majeur. Marine Le Pen abat ses

Pour une psychiatrie indisciplinée

dernières cartes au débat de l'entre-deux-tours de 2017 en abordant la question du retard accumulé par la France dans ses modes de prise en charge, et Emmanuel Macron enregistre un discours à l'adresse des personnes avec Troubles du spectre autistique (TSA) le 2 avril 2020 pour leur faire savoir sa compassion en plein confinement. Les articles de presse ne se comptent plus, les films et les séries abordent frontalement le sujet, et la question des méthodes d'accompagnement est discutée continuellement jusque sur les bancs de l'Assemblée nationale⁷⁶. Le phénomène a totalement dépassé son sujet. L'autisme sert dorénavant d'argument à une guerre idéologique entre réseaux d'influence qui masque les véritables enjeux auxquels se heurtent les personnes concernées – celles-là mêmes, les autistes comme leurs familles, qui continuent à être prises en étau entre les caricatures pénibles véhiculées par la psychiatrie traditionnelle d'un côté, et la lame de fond contemporaine portée par les idéologies comportementalo-cognitivistes de l'autre.